

Le texte littéraire en situation diglossique

Robert Lafont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3525>

DOI : [10.4000/praxematique.3525](https://doi.org/10.4000/praxematique.3525)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 19-30

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Le texte littéraire en situation diglossique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 5 | 1985, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3525>

Tous droits réservés

Robert LAFONT
Université Paul Valéry
Montpellier III

LE TEXTE LITTÉRAIRE EN SITUATION DIGLOSSIQUE

1. De quelques concepts utiles

1.1. La littérarité. On ironise souvent à propos de la définition "d'évidence" de Jakobson : "ce qui fait d'une oeuvre donnée une oeuvre littéraire". Mais l'évidence signale qu'il n'y a pas d'autre définition possible de ce qui est littéraire qu'un accord conventionnel qui porte sur une certaine forme. Le neutre ce qui recouvre un ensemble de traits codés socio-culturellement, sur lesquels émetteur et récepteur ("auteur" et lecteur") ont une même opinion, usent d'une même reconnaissance, parce qu'ils appartiennent au même ensemble socioculturel. La littérature (la littérarité) se détermine au modèle précisément appelé littérature (ou oeuvre, ou texte littéraire).

La communication littéraire est une communication surdéterminée, surcodée, connotée par des règles, où elle se produit et se laisse reconnaître comme telle, à une époque, en une culture.

1.2. Il n'y a donc de littérarité qu'en situation. Toute situation établit les règles de reconnaissance, suivant un jeu simple d'inclusion/exclusion. Est inclus dans la littérarité ce qui constitue un trait spécifique.

Le problème se pose alors nécessairement de sous-ensembles littéraires (les "genres" de la tradition scolaire, mais aussi les complexes idéo-logico-connotatifs plus larges et souples que les genres) à l'intérieur du grand ensemble appelé littérature. On ne reconnaît l'ensemble qu'aux sous-ensembles.

Par exemple, les vers-libristes européens autour de 1890 utilisent certains traits : oeuvre versifiée à inscription préférentielle de je, versification en rupture avec la métrique antérieure, négligence étudiée de la rime. Ils produisent ainsi un poème spécifique, reconnu spécifique par le lecteur compétent sur la spécificité polémique de ce qu'il n'est pas ("et tout le reste est littérature").

Il n'y a donc pas de littérature hors d'une typologie des objets littéraires, compte tenu de la dialectique interne, par quoi se redistribue la littérature comme somme de contradictions et somme quand même.

1.3. Il y a avantage à substituer l'examen soigneux des spécificités par traits à un critère aussi fuyant que celui de l'écart. On est toujours au danger, en parlant d' "écart littéraire", de reproduire naïvement le préjugé circulant auquel la littérature se laisse identifier, et jamais tout à fait de la même façon en divers lieux, à divers moments.

A l'intérieur d'une vaste corpus d'intertextualité, la littérarité est un système intégratif/dissociatif à étages et à "provinces", où se lisent les productions surcodées d'une société langagière (le surcodage étant la marque idéologique de la production).

1.4. Parmi les systèmes intégratifs/dissociatifs, il en est un dont l'importance est apparue au XIX^e siècle et qui domine notre saisie du fait littéraire, encore aujourd'hui. C'est celui qui opère suivant une valeur absolutisée, distribuant la littérature en littérature proprement dite et sous-littérature ou littérature populaire. On oppose ainsi le roman sans adjectif, ou roman frappé d'une valeur positive, et le "roman populaire", ou roman frappé d'une valeur négativisée.

On observe que le terme de valeur fait référence au marché beaucoup plus que par métaphore. La littérature populaire est effectivement une production d'objets à bon marché et à gros tirage. Le marché réduit des happy few se distingue fonctionnellement de l'autre marché.

On doit observer aussi que l'adjectif populaire renvoie à une idéologie extraordinairement complexe, mais toujours datable, et toujours occultée de fausses évidences. On ne lui connaît pas, en bonne méthode, d'autre pertinence que celle des traits qu'il recouvre. Est populaire une littérature qui comporte les traits surcodés comme populaires. Ce qui laisse hors de l'examen ce que pourrait être, économie faite de la dialectique intégrative/dissociative, en réalité (sic) le peuple associé à la littérature.

1.5. Ces traits eux-mêmes, une fois reconnus, doivent être soumis à la critique, capable de démasquer les idéologies à l'oeuvre sous leur acceptation sans réticences, sous leur circulation incontrôlée.

Un exemple suffira. On donne, comme trait définissant la littérarité populaire, la lisibilité. On entend par là le décodage facile et sans restes du sens.

Or, la théorie de la littérature qui est en cours de construction ces temps-ci, sur des bases de science linguistique, permet de découvrir, sous l'évidence dont on fait grand cas, deux apories méthodologiques. On ignore fonctionnellement que toute univocité du sens répond à des modèles préférentiels de décodage, instaurés historiquement et appris par tout usager : ainsi la frontière de lisibilité est la frontière d'une compétence réglée et acquise, et de ses restes ; il n'y a de lisibilité que par l'institution du lisible.

On ignore aussi que, à tout instant de la production-réception du texte littéraire, ce qui se trame de sens reconnu comme pleinement circulant, ou univoque, n'est qu'une potentialité préférée. L'infini du travail signifiant est toujours-maintenant-là-ailleurs, qui autorise les décodages "surprenants", en plus des codes subalternes. L'ignorance est d'autant plus grave, qu'en associant la lisibilité à une catégorie sociale appelée "peuple", on enferme cette catégorie dans le sens aplati, réservant à une "élite" les jouissances de la polyphonie signifiante. Naturellement, cette catégorie est appelée à soutenir d'un engagement polémique l'objet miroir qu'on lui propose : le sens objet est unique, il est le "bon sens", et le bon sens est populaire...

2. Diglossie et littérature : leur recouvrement

2.1. La diglossie établit entre un pôle linguistique A et un pôle B une distribution des communications sociales. Le système linguistique articulé sur A est le système socialement dominant, lié à une dominance qui peut être de catégorie horizontale (de classe) ou de famille ethnique (de nation) et le plus souvent les deux à la fois. Le système B est le dominé, en complémentarité.

Il y a là encore une dialectique intégrative/dissociative. La description d'une langue naturelle, dans son usage global, permet de reconnaître si elle est dominée ou dominante à la présence de certains traits et à l'absence de certains autres. Par exemple le caractère dominé

de l'occitan, même dans un dictionnaire normatif comme celui de L. Alibert, apparaît à la rareté des lexèmes liés à l'exercice d'un pouvoir moderne étatisé (langue d'administration) ou aux techniques industrielles, mais aussi à l'abondance des termes liés à des activités pré-industrielles, à une insertion socio-technique et administrative localiste des locuteurs. Un dictionnaire français de même volume présente une distribution statistique inverse (cela ne signifie naturellement pas que le français ne possède pas par exemple, autant de noms d'outils agricoles traditionnels que l'occitan, mais ces lexèmes sont renvoyés à des formes dominées du français, aux "patois").

2.2. Le recouvrement de cette répartition par le texte littéraire est d'abord un fait de constatation. Si l'on compare deux oeuvres voisines par leur date et leur modèle littéraire, Jocelyn et Mireille, on s'en aperçoit vite au pointage lexical. La technicité rurale du lexique de l'oeuvre française se limite à quelques éléments alors que le poème occitan textualise une somme de compétence technique agricole et éventuellement artisanale. Notons le fait en réservant la question d'une divergence d'intentions. Il désigne le lieu de cette production réception du sens, où se place Jocelyn comme un lieu différent du monde rural bourguignon : c'est le lieu d'une société dominante, l'intellectualité parisienne qui règle la littérarité. Au contraire, Mistral compose son oeuvre au sein même de communications paysannes, quelles que soient les intentions de fuite par l' "illustration" qui l'animent.

Idéologiquement, le recouvrement apparaît dans la constance d'une expression comme "langue populaire" pour désigner toute langue B. La même refente opère dans le linguistique et dans le littéraire. La frontière est là, celle du pouvoir. Comme le pouvoir social s'exprime en littérature en repoussant, sous l'adjectif identificateur, le "peuple" vers la valeur négativisée, de même il devient linguistique, en fabriquant un non-pouvoir de la langue dévalorisée. En définitive, une littérature en langue B est définie comme littérature populaire, et ne peut exister que comme un exercice en creux de la littérarité.

Le tout est de savoir ce qui se passe dans ce creux.

2.3. Le creux est partout, toujours. Et cela parce que, depuis qu'il existe une lettre, une écriture des communications orales, la

frontière du pouvoir se dessine linguistiquement comme une opposition du plein, de la loi, du côté des zones culturelles, -des langues en particulier- réduites à l'écrit, et un vide, un outlaw world. Le rapport de A et de B est ainsi scripturalement sanctionné : il y a des langues écrites et des langues non écrites.

Cela, d'abord en fait. Le colonialisme a veillé à ce que les langues "ethniques" fussent interdites d'écriture. Inversement la maturité de conscience historique d'une population différenciée se signale au franchissement de la frontière de la lettre, à l'établissement de ce plein de code qu'est l'écriture réglée : à l'époque moderne la règle a la forme absolue de l'orthographe.

Ce n'est pas le lieu ici d'étudier tout ce qui se joue dans l'orthographe d'idéologies, de mythes d'identités, mais aussi de fantasmes de l'inconscient (chez tout usager). Il faudra le faire bientôt pour l'occitan, dans l'intention de mieux comprendre notre situation diglossique.

Mais dans cette intention déjà, il convient de signaler que, passant la frontière de l'écriture, la langue B ne le fait jamais qu'en dialogue avec la langue A. Dialogue négatif : il s'agit pour les "passeurs culturels" d'utiliser une marque qui démarque (ainsi des orthographes phonologiques usant de graphèmes étrangers à la langue dominante : lh et nh en occitan). Dialogue positif : la marque appartient le plus souvent au système graphique "régional" où s'inscrit aussi la graphie de la langue dominante (l'opposition s/c en occitan comme en français, sur la base romane commune). On trouvera ce composé dans Louis Alibert, Grammatica occitana, rééd., C.E.O. 1976, p. XXXIV : "Estiman qu'al punt de vista de la grafia, cal conciliar nostras tradicions classicas , los resultats de l'estudi scientific de la lenga, la grafia mistralenca e la grafia catalana, sens trop nos alunhar de las costumias a las qualas em avesats despuèi l'escola".

Il peut y avoir retour, pour des raisons historiques sur cette autonomie. Ainsi le mongol a eu deux écritures : son ancien alphabet établi au XIII^e siècle et l'alphabet cyrillique russe qui lui a été appliqué entre 1941 et 1946.

2.4. La lettre est à la fois un système de notation de l'oralité et l'intégration à l'ensemble textuel frappé de littérarité. Sur le thème

de la valeur, la langue dominée se rachète (terme économique surdéterminé de mystique religieuse : cf "la rédemption d'une langue") en produisant une littérature.

La dialectique intégrative/dissociative se reproduit sur ce point avec d'autant plus de nécessité que la littérarité n'est que traits conventionnels (cf. 1).

Une précaution est ici à prendre, du moins en ce qui concerne l'Europe ; il est impossible d'y reconnaître des productions textuelles en langue dominée (textes "folkloriques") où ne se projettent pas les traits de la littérarité en langue dominante. Tel est le corpus des contes "populaires" occitans, pénétré de textualité dominante française. L'oralité d'une production culturelle est un trait de fonctionnement ; ce n'est pas une frontière isolante.

2.5. L'intégration au modèle dominant est inéluctable dans l'opération de rachat littéraire de la situation dominée : sans cela il n'y aurait même pas de rachat perceptible. Ainsi procèdent les responsables d'une opération de "restauration de dignité" linguistique. Toutes les langues d'Europe occidentale inscrivent leur autonomie conquise sur la littérarité latine, à l'époque médiévale, et aussi, pour le français par exemple au XVI^e siècle (Grande Rhétorique, puis Pléiade).

Dans le meilleur des cas, l'intégration s'accompagne d'une dissociation permettant la signification d'une véritable brisure historique. Ainsi la poésie des troubadours à partir de Guilhem IX, en utilisant une littérarité latine antérieure (aujourd'hui bien connue) signifie l'accession au pouvoir culturel d'une nouvelle classe sociale, la féodalité, et permet l'expression de ses idéologies en mouvement (la chevalerie, la courtoisie).

Dans le cas le plus difficile, l'opération intégrative devance conjecturalement le mouvement des données sociales, c'est-à-dire la situation diglossique. La littérature en langue dominée efface la dominance en reproduisant les modèles existants en langue dominante. Les romans policiers en "breton littéraire" sont une reproduction des romans policiers en français.

Cette opération limite pourrait être appelée commodément et par métaphore le "vol d'armes". Elle est en effet une pièce importante d'un combat de libération culturelle.

On remarquera qu'elle est antithétique et complémentaire d'une autre, fort répandue : l'intégration linguistique à la dominante, avec refus du modèle littéraire. Ainsi des contes de Bladé publiés en français, ainsi du Cheval d'orgueil, en français, de Pierre Jakez Hélias.

Ces deux opérations ont pour tâche de combler le creux, de l'effacer au moins.

2.6. Naturellement, le creux existe toujours sociolinguistiquement, et l'effacement n'est que conjectural.

Le rapport A.B est, de part et d'autre, reconnaissable à des traits de littérarité spécifique. Du côté d'une culture B en langue A, opère un codage particulier du transfert sur le marché du sens A d'éléments typologiques qui ne lui appartiennent pas : ce sont les fameux "régionalismes" où se construit l'image littéraire d'un ailleurs. D'ailleurs, ce B automatique, sera d'autant plus visible qu'il effacera en lui les éléments historiquement venus de A (cf. 2.4) de là un "spectacle" d'oralité, de popularité, d'ethnicité absolue. La spectacularisation en A de B fabrique l'identité de B par écartement maximum.

Du côté d'une langue B se saisissant du modèle A, les traits existent non moins nettement ; ce sont diverses distorsions : impressions de breton (ou d'occitan) "populaire" signalant l'oralité, failles du récit où s'exprime la dominance, polyphonie des thèmes, capables d'accueillir aussi bien les données de dominance que "la réflexion contemporaine avancée", telle qu'elle s'exprime normalement en langue A (c'est la double entrée de la thématique de Joan Bodon).

2.7. Comme il faut toujours s'y attendre, le littéraire produit son sens en dynamique, selon des traversées d'une situation linguistico-culturelle concrète : le conflit des langues se dit jusque dans les opérations chargées de l'effacer. Les théories contemporaines de la linguistique et de la littérature permettent de mieux comprendre comment fonctionnent les traversées. Il y aura lieu de mettre à l'épreuve les

propositions récentes de Henri Gobard (L'aliénation linguistique, analyse tétraglossique, Flammarion, 1976) sur l'articulation situationnelle d'une langue vernaculaire, d'une langue véhiculaire, d'une langue référentielle, d'une langue mythique. Ces propositions ont déjà été essayées, à propos de Kafka, par Deleuze et Guattari.

Nous allons ici, parce que c'est un problème central tenter de préciser la littérarité en domaine diglossique à partir de l'inscription du sujet (passage du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé)

3. L'inscription du sujet

3.1. En ce qui concerne le sujet de l'énonciation, se pose la question de sa compétence diglossique, qui est autre chose que la somme d'une compétence A et d'une compétence B, mais leur combinaison particulière et particulièrement productive.

Il faut donc, pour l'apprécier correctement, évaluer non seulement la connaissance, sous le sujet, de A et de B, mais la connaissance de la littérarité dominante et des codages réglés de la "non-littérarité", de la littérarité dominée (cf. 2.6.). On comprendra ce dont il s'agit en établissant deux pôles antithétiques (qui n'ont d'existence que comme pôles en un modèle) : celui qu'occuperait un écrivain en langue d'Oc ayant une compétence de littérarité dominante (compétence universitaire et extra-universitaire, ou anti-universitaire) et une compétence faible en occitan oral-dialectal ; celui où se définirait un écrivain ayant une compétence faible en A (compétence universitaire quasi nulle et compétence très faible de "modernité littéraire parisienne"), mais une compétence maximale en B (plein usage de l'occitan dans une forme sociale donnée et de la culture afférente, par exemple de la culture folklorique oralisée). La distance entre ces deux pôles est parcourue, "en diagonale" pourrait-on dire, par la refente de la littérarité (1.4). C'est sur cette diagonale que nous situerons, à propos de chaque texte, la position du sujet.

3.2. Cette position sert de lieu d'investissement à un ensemble idéologique ou connotatif, composé de variables dont il ne faut ignorer ni la présence en tous les cas, ni l'aspect casuel précisément.

Une variable tient à l'apprentissage individuel de la langue B, dans son rapport avec l'apprentissage de la langue A. Une situation actuellement fréquente lie l'acquisition lexicale en B à des opérations socio-techniques, qui elles-mêmes sont des occasions de contact avec le monde extérieur, animal ou végétal. Le souvenir de ces contacts joue le rôle d'une "caisse de résonance" connotative, du côté du récepteur-lecteur comme du côté de l'émetteur-auteur. Pour prendre un exemple assez connu, le lexème occitan correjola, est capable d'insérer dans l'émotion du texte poétique le souvenir d'une présence végétale et de son environnement, ce qui ne fait pas le lexème français liseron.

Un autre type de variable tient à la variété dialectale de la langue B, compliquée de la présence en telle cellule d'usage de tel ou tel emprunt à la langue A, que peut ignorer une cellule voisine. Ce qui est en jeu, de ce fait, en tout texte, c'est la connotation d'authenticité. Le sujet de l'énonciation fait peser sur tout énoncé, produit par lui ou par autrui, ses critères de langage, authentifiés par son expérience propre. Ainsi, en occitan, atendre sera authentique pour certains, inauthentique pour d'autres, qui ne connaissent qu'esperar dans leur souvenir ; de même tomata, face à poma d'amor. A la limite l'authenticité peut être liée à l'emprunt parce qu'emprunt. On cite l'authenticité nimoise de ce vers de Bigot : tot de crema de monde e de charmants garçons.

La variabilité phonétique-phonologique est à considérer en complément d'authenticité. Ainsi, pour des occitans garçons, les parlers sans consonnes finables audibles (le provençal, le limousin) seront "énervés", "féminins" (cf. déjà Montaigne opposant le périgourdin "esfoiré" au garçon "mâle" et "militaire"). Pour des Provençaux, le languedocien sera "granitique". Le tout est référé, par un jeu attractif-répulsif, à la phonologie de la langue A : à la fois détestée et attirante, critère "pervers", d'"élégance".

Une complication vient de la connotation de littérarité dans l'opération de "rachat" elle-même : la forme linguistico-littéraire "promue" par l'acte de certains écrivains se met à fonctionner connotativement. On aboutit à ce résultat que la "langue de Perbosc" sera dite "grossière" par tel écrivain provençal ; cependant un quercynois trouvera que, par rapport à elle, la langue de Mistral "manque de distinction".

On n'aura pas d'opinion juste sur ces variables et leur fonctionnement délinant, mais inéluctable, si l'on ne s'autorise ici d'une théorie du sujet prise à la psychanalyse. Les connotations attachées à la variabilité de la langue B sont d'autant plus irrépessibles qu'elles sont historiquement liées, dans l'individu, à la construction du moi, comme "moi de langage". Si l'on ajoute l'inscription somatique et libidinale dans le phonème (Fonagy) et dans la lettre, c'est-à-dire dans la graphie, on comprendra l'irrationalité des débats qui accompagnent la fixation d'une langue B comme langue écrite et comme langue littéraire.

Il s'ensuit que le sujet de l'énonciation ne se transfère à sa production textuelle qu'en y imprimant la marque terroriste de ses propres variables connotatives, de ses pulsions.

3.3. L'énoncé est une spectacularisation, comme on le sait de ces coulisses, de ces préjugés. Il se condense au terme d'un déplacement représentationnel, selon une Verschiebung qui aboutit à une Darstellung. A ce niveau de textualité atteinte, il y a "produit" : gel du dynamisme ; il y a "essentialisation" : transformation en valeur transcendante de la complexité du travail producteur. C'est là une explication générale du texte, qui n'est pas propre au texte en situation diglossique. Mais celui-ci offre un champ particulier d'analyse, dans la mesure où il textualise la diglossie même, la gèle et l'essentialise par une opération perceptible dans le mécanisme d'occultation-rachat.

L'occultation de la diglossie revient à la formule $B = A$ récompense théorique du "vol d'armes" (cf. 2.5.) ; et qui pose un A et un B interchangeables en droit et en fait. Ecrire un roman policier en B revient à remplacer A par B, sans restes. Nous savons que c'est impossible, et que la "richesse créative" est peut-être dans les restes de l'opération. Mais on ne peut non plus s'en tenir à $B = A$. Le renversement volontaire, le rachat, c'est le remplacement de A B par B A : la surrenchère pour parler encore et toujours de valeur. Se développe alors une idéologie du "dominé devenu dominant". On dévalorise A, -le français par exemple-, grâce à un appareil conceptuel issu de la diglossie même : langue appauvrie, langue académique, langue aristocratique ; littérature de cour, littérature de l'intellect. On valorise B, -l'occitan-, en parallèle : langue riche (cf. le compte de ses lexèmes !), langue du peuple, langue "incarnée" ;

littérature de la masse populaire, "littérature des tripes". Le texte se marque en réflexe d'un surcode, où le "rachat" est vécu pulsionnellement.

3.4. Si l'on replace la prolifération idéologique, fait collectif, à son point d'articulation avec la production du texte d'auteur, c'est-à-dire sur la "trace" du sujet, on rend compte d'un certain nombre de marques préférentielles où la diglossie continue à se dire en déplacement.

L'authenticité attachée au sujet de l'énonciation aboutit à ceci, dans le texte, que spectaculairement sujet et masse parlante appartiennent au même ensemble clos, non fissuré, défini par son extériorité informe et dévalorisée. Le producteur est présenté comme voix absolue d'une communauté elle-même absolutisée : en équilibre d'autonomie. Ainsi s'élabore le mythe de l'oeuf culturel, bruissant de connotations utérines et foisonnant en connotations chtoniennes : thématiquement on parle de langue mère, et la renaissance devient une espelida.

Mais comme il y a sujet, le texte refend et défait l'absolu qu'il pose. L'auteur ne peut être voix de ..., qu'en devenant voix pour... Le sujet énoncé est sujet pour le collectif. La préposition pour, ou per en occitan, créant une ambiguïté sémantique, est fort intéressante à étudier, depuis la deuxième strophe de Mireille. Le sujet ieu prend comme soubassement la communauté close. Il dit nosautres, mais dans cette opération il s'extrait d'elle comme "voix élue", il "usurpe la parole" en s'en faisant médiateur, ou bien il se retourne vers cette communauté pour lui parler (la prenant comme public) et l' "éveiller". Il dit vosautres. Il aliène, dans cette masse, tout autre sujet à lui même.

La période la plus favorable à ce balancement a été le XIX^e siècle des "poètes mages", avec son idéologie du sujet littéraire, qu'on peut dire paranoïaque.

Du poète-mage au magistère ... Le geste magique d'éveil prend la forme laïcisée du travail militant passant par l'écriture, par l'enseignement d'une écriture, par la volonté de scolarisation d'une littérature (sur le modèle de A, encore et toujours). Des études sont à mener sur ce point encore : sur la rencontre de la mission pédagogique et de la mission littéraire, chez nous depuis Pey de Garfos...

3.5. Il reste à préciser, plus que par précaution, la fonction de ces études. Elles n'ont pas d'autre tâche que de débusquer comme toute approche de textes à stratégie linguistique et socio-linguistique, les conditions d'une production. Elles ne pourraient, sans sortie de leur rôle, établir des contre-valeurs dans la critique de la valeur. Il ne leur appartient pas de se transformer en censure à leur tour, même si elles énoncent les censures camouflées dans ce type de sujet littéraire qu'elles mettent en évidence, et que l'on pourrait appeler le "sujet en majesté".

Mais elles jouent un rôle de clarification, que la production peut éventuellement juger utile et qui peut en favoriser la transformation. Il est important, certes, d'en arriver par l'analyse à cette constatation finale que la littérature en situation diglossique accuse les traits d'une littérature dominante, qu'elle est en somme une hyperlittérature, camouflée d'un naturel élaboré, qui est lui-même un effet dérivé de la diglossie. Il est important de déniaiser le sujet littéraire, ne serait-ce que pour ce qu'il a, encore et toujours, à inscrire d'histoire sur lui.